

En chemin avec Maiakovski

Comme l'enfant
qui caresse humblement
l'image du héros,
je m'approche ainsi de toi, Maiakovski.
Qu'importe ce qui peut m'arriver
à marcher épaule contre épaule
avec un poète soviétique.
En lisant tes vers,
j'ai appris à avoir du courage.

Tu sais,
tu connais mieux que moi
la vieille histoire.
La première nuit ils s'approchent
et ils volent une fleur
de notre jardin.
Et nous ne disons rien.
La seconde nuit, ils ne se cachent déjà plus ;
ils foulent les fleurs,
et tuent notre chien,
et nous ne disons rien.
Jusqu'à ce qu'un jour,
le plus fragile d'eux
entre seul dans notre maison,
nous vole la lumière, et,
connaissant notre peur,
nous arrache la voix de la gorge.
Et à présent nous ne pouvons plus rien dire.

Par les temps qui courent
il n'est donné à personne
de reposer sa tête
étranger à la terreur.
Les humbles baissent la nuque ;
et nous, qui n'avons aucun pacte
avec les Seigneurs du monde,
par peur, nous nous taisons.
Dans le silence de ma chambre
l'audace m'inonde les joues
et je rêve d'un soulèvement ;
mais demain, devant le juge,
il se peut que mes lèvres
taisent la vérité
comme un foyer de microbes
capable de me détruire.

Je regarde autour et ce que je vois
ne sert qu'à ne répéter aucun mensonge.
L'enfant sait à peine dire « mère »
que la propagande lui détruit la conscience.
Et moi, ils me traînent presque
par le col du paletot
à la porte du temple
et me demandent d'attendre
que la Démocratie
daigne apparaître au balcon.

Mais je sais,
parce que je ne suis pas effrayé
au point d'être aveugle, qu'elle a une épée
qui lui pique les côtes
et que le rire qu'elle nous montre
n'est qu'un voile ténu
jeté sur les arsenaux.

Nous allons à la campagne
et nous ne les voyons pas à côté de nous,
dans la plantation.
Mais au temps de la récolte
ils sont là
et ils finissent par voler
jusqu'au dernier grain de blé.
ils disent que de nous émane le pouvoir
mais toujours nous l'avons contre nous.
Ils disent qu'il faut
défendre nos foyers
mais si nous nous rebellons contre l'oppression
c'est sur nous que marchent les soldats.

Et par peur je me tais,
par peur j'accepte la condition
de la fausse démocratie
et j'étiquette mes gestes
avec le mot « liberté »,
en cherchant, dans un sourire,
à cacher ma douleur
devant mes supérieurs.
Mais à l'intérieur de moi,
avec la puissance d'un million de voix,
mon cœur crie - MENSONGE !

*Eduardo Alves Costa
poète brésilien,
né à Niteroi, Rio de Janeiro, en 1936*

No caminho com Maiakóvski

Assim como a criança
humildemente afaga
a imagem do herói,
assim me aproximo de ti, Maiakóvski.
Não importa o que me possa acontecer
por andar ombro a ombro
com um poeta soviético.
Lendo teus versos,
aprendi a ter coragem.

Tu sabes,
conheces melhor do que eu
a velha história. Na primeira noite eles se
aproximam
e roubam uma flor
do nosso jardim.
E não dizemos nada.
Na segunda noite, já não se escondem;
pisam as flores,
matam nosso cão,
e não dizemos nada.
Até que um dia,
o mais frágil deles
entra sozinho em nossa casa,
rouba-nos a luz, e,
conhecendo nosso medo,
arranca-nos a voz da garganta.
E já não podemos dizer nada.

Nos dias que correm
a ninguém é dado
repousar a cabeça
alheia ao terror.
Os humildes baixam a cerviz;
e nós, que não temos pacto algum
com os senhores do mundo,
por temor nos calamos.
No silêncio de meu quarto
a ousadia me afoqueia as faces
e eu fantasio um levante;
mas amanhã, diante do juiz,
talvez meus lábios
calem a verdade
como um foco de germes
capaz de me destruir.

Olho ao redor e o que vejo
e acabo por repetir não mentiras.
Mal sabe a criança dizer mãe
e a propaganda lhe destrói a consciência.
A mim, quase me arrastam
pela gola do paletó
à porta do templo
e me pedem que aguarde
até que a Democracia
se digne a aparecer no balcão.

Mas eu sei,
porque não estou amedrontado
a ponto de cegar, que ela tem uma espada a lhe
espetar as costelas
e o riso que nos mostra
é uma tênue cortina
lançada sobre os arsenais

Vamos ao campo
e não os vemos ao nosso lado,
no plantio.
Mas ao tempo da colheita
lá estão
e acabam por nos roubar
até o último grão de trigo.
Dizem-nos que de nós emana o poder
mas sempre o temos contra nós.
Dizem-nos que é preciso
defender nossos lares
mas se nos rebelamos contra a opressão
é sobre nós que marcham os soldados.

E por temor eu me calo,
por temor aceito a condição
de falso democrata
e rotulo meus gestos
com a palavra liberdade,
procurando, num sorriso,
esconder minha dor
diante de meus superiores.
Mas dentro de mim,
com a potência de um milhão de vozes,
o coração grita - MENTIRA!

Eduardo Alves Costa